

Une vie dans la marge Femme et sans-abri

Quand on pense aux sans-abri, c'est le plus souvent l'image d'un homme qui vient à l'esprit. Pourtant, les femmes sont de plus en plus nombreuses à se retrouver sans logement. Leur parcours est souvent très différent de celui des hommes. Pourquoi se retrouvent-elles à la rue ? Comment vivent-elles dans ce monde hostile ? Comment s'en sortent-elles ? Les associations d'aide aux sans-abri doivent trouver des réponses adaptées à leurs conditions de vie et luttent pour obtenir des réponses structurelles de la part des pouvoirs publics.

Avec le soutien de la Fédération Wallonie-Bruxelles



Ces dix dernières années, la paupérisation s'est accrue dans nos grandes villes. Les femmes et les familles monoparentales sont les plus touchées par cette précarité. Lorsque l'on est sur la corde raide, la perte d'emploi peut devenir l'élément déclencheur d'une spirale pouvant conduire tout droit à la rue.

Même si elles se cachent dans les mêmes quartiers et sous les mêmes couvertures que les hommes, les femmes ne connaissent pas les mêmes problèmes que les hommes lorsqu'elles se retrouvent dans la rue. Elles sont plus fragiles et se font donc agresser plus facilement, que ce soit par des passants ou par d'autres sans-abri. Comme cela peut arriver partout – mais probablement dans la rue plus qu'ailleurs –, elles sont victimes de harcèlement et se font très souvent draguer par des compagnons ivres.

C'est pour ces raisons qu'au Samu social de Bruxelles, on ne laisse pas une femme dehors. Cette structure d'urgence dépend du CPAS de la capitale. Chaque soir, elle accueille près de 150 sans-abri et offre un repas chaud, une douche et un lit. Le lendemain matin, ils peuvent rencontrer une assistante sociale, mais doivent ensuite retourner dans la rue. Seuls les malades peuvent rester la journée. Et chaque soir, le centre est plein.

TOUJOURS PLUS PRÉSENTES

Les femmes sans-abri se concentrent majoritairement dans la capitale, même si on en trouve également à Charleroi ou Liège.

La nuit du 8 novembre 2010 à Bruxelles, entre 23 h et minuit, près de 150 volontaires ont tenté de dénombrer les personnes vivant dans la rue ou hébergées dans un centre d'accueil d'urgence, une maison d'accueil, un squat, ou encore un service d'hébergement non agréé.

Le groupe était composé de travailleurs de rue, d'agents de la STIB ou de Bruxelles-Environnement... des personnes connaissant les endroits où se cachent les sans-abri. Le tout était coordonné par La Strada¹, organisme dépendant du bi-communautaire. Quelque 1944 personnes se trouvaient dans la rue ou dans des logements précaires lors du comptage. Les bénévoles ont comptabilisé 329 personnes vivant directement dans la rue et 282 en centre d'urgence. En tout, cela représente 32 % des personnes sans-abri. Les maisons d'accueil hébergent 39 % de cette population. Les autres sont dans des squats ou des hébergements précaires. Cependant, ces chiffres sont à relativiser puisqu'il est impossible de faire un recensement exhaustif. Les squats sont, par nature, des lieux inconnus des autorités et de la population. Les femmes et les jeunes sont plus nombreux qu'en 2008 et, de manière générale, on constate une augmentation de 13 % du nombre de SDF.

Pascale Perreta est la directrice du Samu social bruxellois. A ses débuts, en 1999, la gent féminine ne représentait que 1% de la population fréquentant le Centre d'accueil d'urgence. Aujourd'hui, elle atteint les 30%. « *La paupérisation touche toutes les couches de la société et forcément les femmes, explique la directrice. Aujourd'hui, les problèmes d'argent et d'isolement social amènent à la rue. Je ne sais pas pourquoi leur nombre a augmenté ainsi mais cela me semble être le reflet de la composition de la société. Et, fait nouveau, nous accueillons de plus en plus de familles monoparentales.* » Dans ces cas-là, le Samu garde les familles la journée et envoie les enfants à l'école en attendant de leur trouver un foyer plus adapté.

¹ La Strada coordonne le secteur bruxellois de l'aide aux sans-abri. Site : <http://www.lstb.be/>

LA RUE : LA FIN D'UN LONG PARCOURS

« Dans l'imaginaire collectif, le clochard est toujours un homme. Mais existe-t-il des clochardes ? »

Sylvie De Clerck, étudiante à la VUB, est partie de cette question pour aborder son mémoire : « Sans-abrisme en Région de Bruxelles-Capitale ». Cette jeune femme s'est surtout penchée sur le sort des femmes qui vivent dans la rue. En dix ans, leur nombre a considérablement augmenté. « En 1998, on estimait que les femmes représentaient 18% des sans-abri. Aujourd'hui, on pense qu'elles forment 39% de cette population sur Bruxelles ». Sur les +/- 2000 personnes sans-abri vivant dans la capitale, les femmes seraient donc 780.

Elles se retrouvent dans la rue pour des raisons différentes de celles des hommes. Souvent, elles ont été victimes de violence intrafamiliale, physique ou psychologique. Elles ne trouvaient pas leur place dans la fratrie, elles étaient battues par leur conjoint, harcelées par leur ex... « Après un divorce, un stress trop important, un accident, elles se retrouvent sans logement. Désseparées, elles sont seules et arpentent la ville. Elles ont perdu tout soutien. Alors, commence un processus de perte de liens par rapport à la société. » Un processus qui est souvent plus long que pour un homme : les femmes ont souvent un réseau social plus développé et elles épuisent toutes les solutions de fortune possibles – surtout si elles ont des enfants – avant de se résoudre à vivre dans la rue.

Les femmes belges de souche se retrouvent souvent dans la rue à cause de troubles psychiatriques majeurs : paranoïa, schizophrénie, incohérence dans le discours... Dans ces cas-là, elles restent très longtemps désocialisées. Elles ne font confiance à personne et ne font rien pour remonter la pente. Elles vivent au jour le jour sans se préoccuper de leurs conditions de vie. Lorsqu'elles arrivent dans un centre,

elles sont souvent en situation de crise psychiatrique. Mais comme elles ne représentent généralement pas un danger pour les autres, les urgences des hôpitaux ne les acceptent pas. Il est alors très difficile de les sortir de leur impasse.

Deuxième catégorie : celles qui ont été victimes de violence. Les femmes qui se présentent au Samu après avoir subi des violences conjugales sont souvent d'origine maghrébine. Elles sont venues en Belgique après un mariage forcé et elles n'ont aucun tissu social à part leur mari et leurs enfants. Parfois, après un épisode de violence, elles fuient le domicile conjugal. Elles passent

plusieurs nuits au Samu avant de rentrer chez elles ou d'être placées dans des structures plus appropriées comme les maisons d'accueil pour femmes.

A Bruxelles, il existe quatorze établissements de ce type, qui peuvent accueillir au total 1085 personnes. Et tous les lits sont occupés en permanence. La dernière maison à avoir été créée est celle de la rue Verte à Saint-Josse et c'était en 1999.

« Dans la rue, on perd son humanité. Sans papiers, j'avais toujours peur d'être arrêtée. »

DES VIES DANS LA RUE

Parmi ces femmes, Latifa (prénom d'emprunt). Cette femme tunisienne dans la cinquantaine a connu presque toutes les structures d'accueil de la Région bruxelloise. Arrivée en Belgique en 2001, elle travaille d'abord à la résidence de l'ambassadeur mais, quatre ans plus tard, elle est licenciée. Elle ne peut pas retourner dans son pays à cause de problèmes avec les autorités locales. Commence alors un vrai parcours du combattant.

« Je n'avais pas de papiers, je ne pouvais aller nulle part. Je me suis rendue dans différents centres d'accueil, chez les religieuses, j'ai vécu dans la communauté de La Poudrière. J'ai travaillé tout le temps

jusqu'au moment où j'ai eu un accident de santé. On m'a mise dehors et je me suis réellement retrouvée dans la rue. » Entre mai 2009 et avril 2010, Latifa a dormi tous les soirs au Samu social de Bruxelles. Chaque jour, elle devait quitter le centre tôt le matin, appeler dans la journée pour réserver sa place et y retourner le soir pour y prendre un repas chaud et dormir. « *Je n'ai jamais passé une nuit dehors mais c'était très difficile. Dans la rue, on perd son humanité. Sans papiers, j'avais toujours peur d'être arrêtée. Quand j'étais malade, je n'allais pas me faire soigner car je craignais qu'on me demande ma carte d'identité. »*

Françoise - nous l'appellerons ainsi - vit dans la rue depuis presque 25 ans. Tous les soirs, elle se rend au Samu pour éviter de passer la nuit dehors. Elle ne voit plus son fils ni sa fille, qui est en instance de divorce car son mari la battait. Françoise est trop fière pour lui avouer qu'elle vit dehors. Elle préfère ne rien lui dire et l'aide même financièrement avec le peu d'argent qu'il lui reste. Mais hors de question de dormir chez elle. Elles ne se supportent pas. Lorsqu'elle n'obtient pas de place au Samu, Françoise dort sous les arbres ou dans des caves abandonnées. Dans la rue, elle s'est aussi fait de vrais amis. Selon elle, la misère rapproche.

Aujourd'hui, Françoise a 72 ans. La journée, elle travaille dans un centre d'accueil de jour pour sans-abri à Bruxelles. Elle épluche des légumes et fait le ménage. Cela lui permet de manger chaud tous les midis et de ne pas rester dans la rue. « *Il me reste encore 70.000 euros à rembourser à l'Etat. Je sais que je n'y arriverai pas et que je devrai rester sans logement jusqu'à la fin de mes jours* », déplore-t-elle.

« *J'avais des problèmes familiaux importants*, raconte, émue, Nathalie, 37 ans. *Personne ne pouvait réellement m'aider*

alors j'ai vécu dans la rue. J'ai été toxico, alcoolique. Mes parents ne voulaient plus me voir. Je suis restée 15 ans sans logement. Je n'arrivais pas à remonter la pente et j'étais en dépression. »

Comme Nathalie, de nombreuses femmes disparaissent complètement de la circulation. Leurs rapports avec les différentes associations qui s'occupent des sans-abri sont très différents de ceux des hommes. « *Elles sont perpétuellement en mouvement*, explique Annette Perdaens, de l'Observatoire de la santé et du social de Bruxelles. *Elles vont dans plusieurs structures d'accueil. En multipliant les démarches, elles sont encore plus insaisissables. En plus, elles réagissent différemment. Elles ne veulent pas confier*

leurs revenus à une structure car elles ont peur de perdre encore plus le contrôle de leur vie. »

Pour attirer l'attention, certaines jeunes femmes multiplient les grossesses.

STRATÉGIES DE SURVIE

elles qui vivent dans la rue souffrent d'une désapprobation sociale plus grande que celle ressentie par un homme. Voir une femme ivre est plus choquant pour les passants. Le sentiment de honte est donc plus présent et elles se sentent souvent davantage coupables que victimes. « *Leurs blessures sont plus anciennes et elles ont été privées d'adolescence. Elles ont été dévalorisées depuis toujours et la rupture est donc plus dure.* » Dans la rue, il est beaucoup plus difficile de repérer les femmes vivant dehors par rapport aux hommes. Souvent, seules les associations qui vont sur le terrain les connaissent. Elles soignent plus leur apparence afin d'éviter le regard des autres. Elles veulent réellement passer inaperçues. Après avoir disparu pour leur famille, elles veulent disparaître pour la société.

D'autres, au contraire, ne se lavent plus pour éviter les viols. Car après avoir fui la violence de leur foyer, elles doivent affronter celle de la rue. Elles parlent moins, se

renferment ou libèrent leur corps des souffrances grâce à la drogue et à l'alcool.

Pour attirer l'attention, certaines jeunes femmes multiplient les grossesses. *« Lorsque la femme est enceinte, elle peut rester dans les lieux d'accueil et elle est le centre de l'attention, explique Annette Perdaens. Elle se sent entourée ; mais après la naissance, elle ne peut pas garder son bébé puisqu'elle n'a pas de logement. Elle le donne donc à l'adoption et retombe enceinte pour de nouveau se sentir en sécurité. Un bébé en remplace un autre. »*

Les associations font un travail de terrain important. Elles rencontrent les sans-abri dans la rue, leur apportent une soupe, un café, un peu de chaleur humaine, parfois des soins. Cependant, ce travail de rue ne suffit pas. En amont, les CPAS ont par exemple un rôle important à jouer. *« On ne devient pas sans-abri du jour au lendemain, affirmait Koen Hermans, professeur en sociologie à la KULeuven lors d'une journée consacrée à la problématique des femmes sans-abri². Il faut absolument sensibiliser tous les travailleurs sociaux pour éviter que des gens se retrouvent sans logement. La responsabilité doit être partagée entre tous les acteurs du secteur. »*

Les femmes sans-abri, moins visibles que les hommes dans la rue, souffrent comme eux – voire plus - du regard désapprobateur des passants. Elles courent en outre des risques spécifiques comme les violences sexuelles, les grossesses non désirées, etc. Souvent dans la rue suite à des violences conjugales et familiales, leur parcours et leur façon de gérer leur survie diffèrent, nous

² Cette journée a eu lieu le 16 septembre 2008 ; elle était organisée par le Réseau belge de lutte contre la pauvreté, en collaboration avec l'association bruxelloise Bij Ons/Chez Nous (accueil de jour). Le résumé est téléchargeable ici : www.ama.be/file_download/335/Résumé+et+recom+mandations+FR.pdf

l'avons vu, de ceux des hommes. Il importe donc que le milieu associatif, mais aussi les pouvoirs publics, au travers notamment des CPAS, soient attentifs à ces particularités pour mieux les aider à sortir de l'enfer que peut devenir la rue quand on ne fait pas qu'y passer.

Isabelle Franck
Vivre Ensemble Education
Septembre 2011

